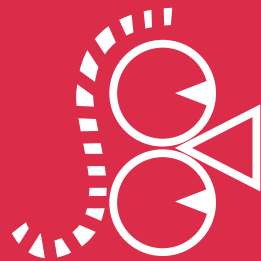


Vu de Pro-Fil



Dossier : Le sport

N°63

Printemps 2025

PRO-FIL - SIEGE SOCIAL :

13 rue du Docteur Louis Perrier
34000 Montpellier

www.pro-fil-online.fr

SECRETARIAT NATIONAL :

25 avenue de Lodève
34070 Montpellier
04 67 92 16 56
pro-fil.secretariat@orange.fr

Directeur de publication : Jacques Champeaux
Rédactrice en chef : Waltraud Verlaguet

Sommaire

2 Edito

PLANETE CINEMA

A voir en ce moment

- 3 Coup de feu
Une femme affranchie
- 4 L'orchestre rouge
Conflit au sein de l'école
- 5 Un village de montagne
Un grand prix méditerranéen

Parmi les festivals

- 6 Les héros du 27^e Festival chrétien du cinéma
La figure du héros
- 7 Festival des Arcs 2024
- 8 Festival 'Premiers Plans' d'Angers

DOSSIER : Le sport

- 9 Sport et politique au cinéma
- 11 Le sport dans le cinéma muet américain
- 12 Le boxeur, un héros déterminé mais fragile
- 13 La tendresse d'un quotidien banal, bancal...
- 14 Le côté sombre du sport
- 15 Coin théo : Sport et spiritualité

DECOUVRIR

- 16 Interview de Baya Kasmî
- 17 Ozu, poète du quotidien cinéaste de l'universel

PRO-FIL INFOS

- 19 Informations diverses

A LA FICHE

- 20 *Looking for Eric*

Couverture : Jeff Saint-Dic
dans *Eephus, le dernier tour de piste*



Edito

Le sport, sujet de notre dossier, a longtemps été une façon d'exprimer le patriotisme des peuples de manière moins sanglante que les guerres. Cette heureuse période semble hélas révolue, les conflits, y compris en Europe, se multipliant depuis quelques années. Et d'autres formes perverses de patriotisme ou de communautarisme se développent, encouragées par les réseaux sociaux. Ainsi du mauvais procès fait à Jacques Audiard pour son film *Emilia Perez*, ovationné à Cannes et aux Golden Globes. Que l'on n'aime pas le film ou que l'on ne veuille pas le voir parce qu'il évoque le narcotrafic mexicain - qui est une tragédie pour le pays - est parfaitement légitime, mais que l'on attaque le film sur l'accent de ses actrices ou le manque de réalisme dans la façon dont il dépeint le Mexique est absurde. La comédie musicale est par essence déconnectée du réel. Vicente Minnelli n'a pas donné une image réaliste de Paris dans *Un Américain à Paris*, ce qui n'empêche pas le film d'être un chef-d'œuvre du genre. Ce communautarisme exacerbé, qui se répand aussi en littérature, qui veut qu'un livre sur l'Afrique ne peut être écrit que par un Africain ou qu'un film sur les Indiens d'Amérique ne peut être tourné que par un descendant des peuples autochtones est une régression pour l'art. Il ne s'agit pas de nier que pendant des décennies, la culture et le cinéma ont souffert de l'excès inverse, les Indiens des westerns étant joués par des Blancs grimés, mais pousser le balancier trop loin en sens opposé ne fera pas du bien à la culture.

Jacques Champeaux

Profil : image d'un visage humain dont on ne voit qu'une partie mais qui regarde dans une certaine direction.

PROtestant et FILmophile, un regard chrétien sur le cinéma..

COMITE DE REDACTION :

Jacques Champeaux
Arielle Domon
Alain Le Goanvic
Marie-Christine Griffon
Maxime Pouyanne
Philippe Raccah
Waltraud Verlaguet
Jean-Michel Zucker

ONT AUSSI PARTICIPE A

CE NUMERO :

Yves Ballanger
Maguy Chailley
Nic Diament

Prix au numéro : 4 €
Abonnement 4 N° :
15 € / Etranger : 18 €
Imprim Sud
83440 Tourrettes
ISSN : 2104-5798
Date d'impression :
10 mars 2025
Dépôt légal à parution
Commission paritaire
N° 1227 G 93549

Pro-Fil à travers la France :

Alsace / Mulhouse

Françoise Domon - 06 74 11 14 01
- francoise.domon@icloud.com

Ardèche / Privas

Eric Santoni - 06 32 68 28 76
profil.privas@icloud.com

Aude / Narbonne

Patrick Duprez - 06 20 44 76 85
pa.duprez@orange.fr

Bouches-du-Rhône / Marseille

Paulette Queyroy - 06 50 14 63 05
marseille.profil@gmail.com

Bouches-du-Rhône / Pays d'Aix

Emmanuelle Michel - 06 10 10 27 61
emmanuelle.michel2@gmail.com

Bouches-du-Rhône / Martigues :

Magali Glaenzer - 06 32 01 27 55
magali.glaenzer@gmail.com

Gard / Nîmes

Joël Baumann - 06 17 54 42 97
profilnimes@free.fr

et

Catherine Joseph - 04 66 21 40 43
cat.joseph@orange.fr

Haute-Garonne / Toulouse

Monique Laville - 05 61 87 36 86
metou.riou@laposte.net

Haute-Loire / Le Chambon sur Lignon

Pierre Maret - 06 72 85 56 94
pierre.maret@univ-st-etienne.fr

Hérault / Montpellier 1

Arielle Domon - 06 31 96 03 64
arielledomon@gmail.com

Hérault / Montpellier 2

Simone Clergue - 04 67 41 26 55
profilmontpellier@orange.fr

Ile-de-France / Issy-les-Moulineaux

Jacques et Christine Champeaux
01 46 45 04 27
christine.champeaux@orange.fr

Ile-de-France / Paris

Jean Lods - 01 45 80 56 53
jean.lods@wanadoo.fr

Rhône / Lyon

Denis Nové-Josserand - 06 86 45 72 09
denisnovej@gmail.com

A voir en ce moment

Coup de feu

The Grill (La Cocina) d'Alonso Ruizpalacios (Mexique, USA, 2h17, en compétition à la Berlinale 2024, sortie le 26 mars 2025)

Le *melting-pot* new-yorkais est observé à travers les cuisines d'un restaurant de Manhattan où nous pénétrons sur les traces d'une jeune Mexicaine, Estela, qui vient y chercher du travail en comptant sur l'appui de Pedro, un vague parent, cuisinier dans l'établissement. Pendant deux heures haletantes, le spectateur est immergé dans cette immense cuisine où des dizaines d'employés s'affairent (d'où le titre de *La Cocina* maladroitement traduit par *The Grill*). Cette cuisine est une véritable Tour de Babel où tous les pays se mélangent et où l'on s'injurie dans toutes les langues. Le huis-clos est parfois tendu et violent mais, en même temps, il règne une grande fraternité entre les femmes (en salle) entre elles et les hommes (en cuisine) entre eux, tous ayant en commun d'avoir fui leur pays pour profiter du rêve américain. Pedro, le héros, est un Mexicain empêtré

dans un amour impossible avec Julia, une des serveuses enceinte de lui, et qui, lorsqu'il découvre qu'elle a avorté, devient fou furieux et réduit la cuisine à un total chaos.

The Grill est un film flamboyant comme peuvent l'être les films mexicains avec des images en noir et blanc très mobiles, immergées dans l'action et parfois à la limite de l'abstraction. Il parle avec justesse de l'immigration, du rêve américain et aussi de tous ces travailleurs de l'ombre, cachés dans les cuisines, sans lesquels on ne pourrait pas aller au restaurant, aussi bien à New York qu'à Paris. Le chaos final créé par Pedro dans la salle du restaurant est d'ailleurs métaphoriquement le franchissement d'une frontière entre l'ombre de la cuisine et la lumière de la salle. C'est aussi un film réussi, à la fois excessif mais réaliste sur le monde du travail et sur la pression exercée sur ces cuisiniers lors

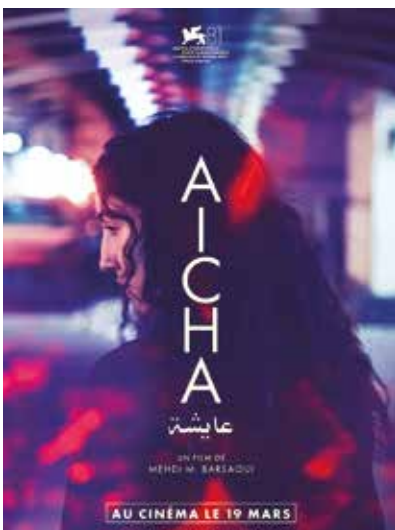


du 'coup de feu'. Un film plein d'énergie sur un sujet très actuel et passionnant sur le plan cinématographique.

Jacques Champeaux

Une femme affranchie

Aïcha de Mehdi M. Barsaoui (France, Tunisie, Italie, 2024, 2h03, sortie le 19 mars)



La renaissance de la vie, grâce au simulacre de la mort. Aya vit à Tozeur avec ses parents ; à 30 ans, elle travaille comme femme de ménage dans un hôtel en plein désert. Sa vie bascule alors qu'un accident du bus de l'hôtel survient avec une passagère imprévue. Seule survivante après l'explosion, elle saisit l'opportunité de l'annonce de sa mort officielle pour recommencer sa vie à Tunis. Elle sera Amira et sa rencontre avec Lubna, tout en l'émancipant, va lui ouvrir un monde de fêtes et de ténèbres jusqu'à son implication (encore une question de moment et d'endroit) dans une altercation qui tourne mal dans une boîte de nuit. Un drame qui l'amène dans un commissariat où va se jouer son vrai destin. L'actrice Fatma Sfar

aimante notre regard, tandis que Farès, le lieutenant de police, perce sa carapace et révèle le contexte politique et social de la corruption. Plusieurs parties, plusieurs prénoms, presque plusieurs films car tout change, la lumière et même le langage de la caméra, qui suit la métamorphose du personnage.

Un scénario riche en rebondissements, entre réalisme et émotion, mais chaque rencontre rapproche notre héroïne de sa recherche d'elle-même et décide de la résolution de son complexe fait de culpabilités. Après *Un fils* (2019), Mehdi Barsaoui nous parle de la femme tunisienne et de ses multiples facettes.

Arielle Domon.

A voir en ce moment

L'orchestre rouge



Berlin, été 42 (In Liebe, Eure Hilde) d'Andreas Dresen
(Allemagne, 2h04, compétition Berlin 2024, sortie le 12 mars)

Le dernier film d'Andreas Dresen, un des réalisateurs allemands les plus connus de sa génération¹, est inspiré d'une histoire vraie, celle de Hilde Coppi qui, avec son mari Hans, appartenait à l'Orchestre rouge, un groupe allemand de résistance au nazisme. Le film se déroule dans les années 1942-43 et débute par l'arrestation de Hilde. Il va ensuite se dérouler sur deux plans temporels,

d'une part ses interrogatoires et sa détention, d'autre part, en remontant le temps, sur la période qui a précédé son arrestation. Hilde est tombée follement amoureuse d'un des garçons du groupe et est enceinte lorsqu'elle est arrêtée. En attendant son procès, elle écrit des lettres à l'enfant qui va naître pour lui expliquer l'histoire du couple de ses parents et de leur engagement pour la liberté. Ces lettres sont mises en images par des *flashbacks* qui plongent le spectateur dans un bonheur lumineux, alternant avec les images sombres et angoissantes de la prison. Cette construction cinématographique crée visuellement un contraste terrible entre le passé, joyeux et insouciant, du couple, entouré de ses amis, et la solitude sans avenir de Hilde pendant sa détention. Ce n'est pas un film qui héroïse la résistance. Les jeunes gens qui se sont en-

gagés dans cette action semblent plutôt des amateurs et leurs actions, essentiellement la distribution de tracts, sont assez anodines, ce qui rend d'autant plus effroyable l'implacable justice nazie qui les condamne tous à la peine capitale, y compris une jeune femme enceinte. La seule humanité, si l'on peut dire, consiste à attendre que l'enfant soit né et que la maman en ait profité quelques mois avant d'être exécutée (la longue attente des femmes dans la cour de la prison est un des moments les plus dramatiques du film). Une œuvre émouvante dont le déroulement est peut-être un peu trop attendu, mais dont la forme évite les effets trop mélodramatiques, et qui est remarquablement interprétée par son actrice principale, Liv Lisa Fries.

Jacques Champeaux

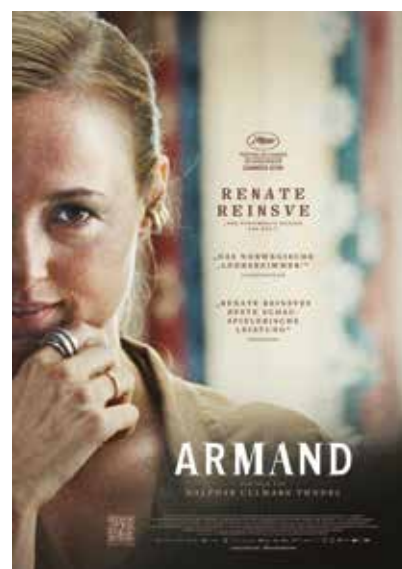
¹ Voir l'interview avec lui sur notre site.

Conflit au sein de l'école

La convocation (Armand) d'Halfdan Ullmann Tøndel
(Norvège, 1h57, Caméra d'or Cannes 2024, sortie le 12 mars)

Le film se déroule dans une école élémentaire en plein délabrement où nous déambulons dans les couloirs, montons, descendons les escaliers et sommes confinés dans des salles de classe ou des bureaux. Dehors, la pluie tombe à verse. Dès le début, la musique et le cadrage au sein de l'école accentuent la dramaturgie de ce huis clos. Les talons claquent sur le sol et résonnent sur le carrelage. Une femme, Elisabeth, artiste fragile, et un couple, Sarah et Anders, vont devoir se confronter. Un incident à caractère sexuel a eu lieu entre leurs deux enfants, Jon et Armand. Petit à petit, le réalisateur révèle des détails qui nous permettent de comprendre que ces personnes sont très proches, ayant

été scolarisées dans l'école et issues de la même famille. Le trouble s'installe. En dehors des photos de classe, les enfants sont invisibles. Leur vérité est instrumentalisée par les parents. Malgré les exhortations à la neutralité du chef d'établissement, les rumeurs vont bon train. Des scènes, en particulier des séances de danse, et des détails vont modifier peu à peu l'étrangeté de la situation. De nombreuses interruptions se produisent lors de cette confrontation, comme l'alarme incendie ou les saignements du nez de l'institutrice, ajoutant au malaise de la situation. Elisabeth a un comportement jugé excessif et est entraînée et bousculée par des parents d'élèves. Dans la lumière



froide d'une salle de classe, la vérité éclate. Les mensonges, les jalousies, l'hypocrisie et les manipulations seront lavés par une pluie d'orage.

Marie-Christine Griffon

A voir en ce moment

Un village de montagne

Vermiglio ou la Mariée des montagnes de Maura Delpero (Italie, France, Belgique, 1h59. Grand prix du jury à la Mostra de Venise 2024, sortie le 19 mars)

Ce second long métrage de Maura Delpero débute en 1944 au cœur de l'hiver sous la neige dans un village du Trentin et se déroule sur quatre saisons. L'arrivée d'un déserteur sicilien blessé va bouleverser la vie tranquille de ce hameau coupé du monde. Nous suivons une famille nombreuse sous l'autorité du père instituteur du village, dévoué dans sa mission jusqu'à donner des cours d'alphabétisation aux adultes incultes du village. Sa passion est la musique, dont il fait profiter ses élèves dans une scène émouvante où il fait écouter *Les quatre saisons* de Vivaldi, musique accompagnant tout le film. Mais sous son apparence de sage, nous trouvons un homme dur, injuste, capable d'humilier en public son fils aîné pour son inaptitude aux études. Les frères et sœurs ont chacun un avenir différent suivant leurs caractères et leurs capacités intellectuelles. La mère est constamment

enceinte, les trois filles si complices partagent un même lit. L'aînée Luisa tombe amoureuse du déserteur, bien intégré au quotidien des habitants ; c'est pour elle une respiration à l'extérieur de leur monde fermé que représente cette communauté. La seconde est attirée par une fille dévergondée du village, et la troisième est destinée à faire des études. Dans ce monde conservateur et puritain de l'époque où les premières paroles entendues sont des prières dites à l'église, certains se sentent coupables, ne s'acceptent pas ; quelques-uns espèrent une vie meilleure, d'autres voient leur vie bouleversée. Tout au long du film, nous sommes frappés par la dureté du mode de vie et subissons avec les habitants les contrecoups de la guerre. Nous suivons la vie de ce village à la fois dans le traitement de l'espace et à travers les rythmes réguliers des changements saisonniers et du travail



agricole. Par de longs plans-séquences, nous découvrons une nature sublimentée par la photographie de Mikhaïl Krichman qui souligne la beauté des paysages et le clair-obscur des intérieurs. A découvrir.

Marie-Christine Griffon



Un pays, la Grèce, loin des guides touristiques, et deux clandestins palestiniens en transit à Athènes. Reda et Chatila rêvent d'émigrer en Allemagne et forment un duo mal assorti mais lié par le sang : Chatila doit veiller sur son cousin

Un grand prix méditerranéen

Vers un pays inconnu (To a Land Unknown) de Madhi Fleifel (France, Royaume-Uni, Grèce, Palestine, 2024, 1h45, Antigone d'or CINEMED, sortie le 12 mars)

Reda fragilisé par la drogue. Ils survivent grâce à la débrouille, mais quand la dernière étape approche, la tentation les pousse à franchir leur limite morale. Ils doivent arnaquer le mafieux qui leur promet de faux passeports et se lancent dans un kidnapping dégradant. Nourri de récits réels et élaboré après la réalisation d'un documentaire en 2012, cette première fiction de Madhi Fleifel, Palestinien exilé au Danemark, utilise le réalisme et la rigueur. Il assume son hommage aux *thrillers* new-yorkais en maîtrisant une mise en scène très moderne. Dans les rues et les squats dévastés, ces deux hommes pourraient

être de bonnes personnes, mais le but qu'ils se sont fixé passe par la trahison. On n'a aucune envie de les juger et on se demande même : que ferions-nous dans une telle situation ? Avec son style nerveux, le film ajoute à ce récit dramatique et politique une touche sensible. Chatila, joué par Mahmoud Bakri qui envahit l'écran de sa présence, et Reda nous rappellent les personnages tourmentés, pris entre le bien et le mal, d'un film de Scorsese ou de James Gray. Le destin ne leur fait jamais de cadeau.

Arielle Domon

Les héros du 27^e Festival chrétien du cinéma

En cette année 2025, le thème du Festival chrétien a tenu ses promesses.

Aussi éloignés que possible des personnages hyper musclés des films d'action à outrance, venus d'ailleurs ou remplis de testostérone, nos héros et héroïnes sont parmi nous, dans notre monde du quotidien. Ils sont passionnés, rôleurs, inconscients ou propulsés par le destin, mais le doute et la fatigue n'auront pas raison de leur engagement et n'arrêteront pas leur action.

Encadré par deux conférences (ci-dessous), le programme, concocté tout au long de l'année 2024 par l'équipe de Chrétiens et culture et de Pro-Fil, a rassemblé un public de 1400 spectateurs, dans les salles habituelles de Montpellier et pour la première fois au Carrousel, la Maison PAR Tous, tiers-lieu protestant. Vingt films ont proposé des aspects de

notre thème, dont trois en partenariat avec des associations engagées : l'ACAT pour un film sur la dictature, *Chili 1976* de Manuela Martelli, Cap à l'Est, le festival de cinéma de l'Europe de l'Est, pour *La Ruche* de Berta Basholi (Kosovo, 2021) et enfin le *Wake up Café*, association accompagnant des anciens prisonniers, pour le film de clôture, *Un Triomphe* d'Emmanuel Courcol, 2021.

Depuis les héros du stade des *Chariots de feu* de Hugh Hudson (1981), en soirée d'ouverture, aux grands classiques comme *La loi du silence* d'Alfred Hitchcock (1963), *Europe 51* de Roberto Rossellini (1952), le meilleur score d'entrées était pour *Casablanca* de Michael Curtiz (1947). Avec les héros modernes comme l'ambulancier de *A Tombeau ouvert* (Martin Scorsese,

1999) le combat syndical de *Norma Rae* (Martin Ritt, 1979) la merveilleuse Golshifteh Farahani dans *Syngué Sabour, pierre de patience* (Atiq Rahimi, 2012) et la controverse de *Un héros* (Ashgar Farhadi, 2021), tous ont suscité et nourri des débats passionnants !

Arielle Domon



La figure du héros

Deux conférences passionnantes ont apporté de quoi réfléchir aux spectateurs du festival.

Jean-François Laville a défini la figure du héros comme un être d'audace. Autrefois, le héros était un chef de guerre avec une individualité spécifique et une destinée exceptionnelle, devenu un demi-dieu. Aujourd'hui, c'est un être lié à l'action et non au domaine de la pensée et de la découverte. Le héros accomplit un exploit physiquement ou moralement hors du commun. Il enfreint les limites habituelles du pouvoir humain. Ce qui est essentiel à l'héroïsme, c'est l'effort intérieur qu'exige ce combat. Le héros est un individu en autodépassement, un sujet moral, de volonté et de jugement de valeur. Il a une âme. Il est prêt à sacrifier sa vie, mais pour le bien des autres, ce qui exclut les kamikazes, les terroristes. La sainteté chrétienne est l'héroïsme dans l'amour qui consent à renoncer à soi, à sa volonté propre ; c'est

le rapprochement du héros et du saint. En conclusion, le héros, sous toutes ses formes, est un être toujours admirable même quand il n'est pas le plus fort.

Rachel Reboul nous a entretenus de *Madame Bovary* en mettant en parallèle le livre de Gustave Flaubert et le film de Claude Chabrol. Flaubert se serait inspiré de l'affaire de Delphine Delamare (1848) pour écrire ce roman publié en 1857, qu'il a mis cinq ans à terminer. Plusieurs adaptations existent ; celle de 1991 par Claude Chabrol est retenue. Son intention artistique était de respecter le plus possible la trame narrative et le texte source. Les paroles du livre sont les dialogues du film. Mais le cinéaste fait des entorses à son pacte de départ. Il enlève le début et la fin du roman et diminue le rôle de certains personnages. Puis, dans la scène

de l'agonie d'Emma, l'intervenante compare l'hyperréalisme de Chabrol au réalisme de Flaubert et Chabrol signe là un point d'appui du scénario. Il veut faire oublier la transposition cinématographique et décrit en détail cette scène jusqu'au geste fatal. Il veut rendre le réel plus que réel, la destruction méthodique d'un être, alors que Flaubert décrit uniquement les conséquences de l'empoisonnement. Nous pouvons dire qu'Emma Bovary, femme sensuelle et romantique, incarnation du bovarysme, est une héroïne victime de la société, aveugle à ce qui l'entoure. Mais c'est aussi le portrait moral d'une anti-héroïne, fragile, passant d'un extrême à l'autre, dont les actions aboutiront à son suicide.

Marie-Christine Griffon

Festival des Arcs 2024

Côté palmarès : *Kneecap* (que nous n'avons pu voir) de Rich Peppiatt a remporté la Flèche de cristal et *Peacock* (que nous n'avons pas pu voir non plus) de Bernhard Wenge, le Prix du public. Les deux sortent le 18 juin prochain. *Loveable* repart avec le Grand prix du Jury et un Prix d'interprétation (tout à fait mérité) pour Helga Guren. Marinela Amato a eu un prix d'interprétation pour *Vittoria* de Cassigoli et Kauffman (qui nous a semblé oubliable).

Voici nos films préférés dont la date de sortie est postérieure à la rédaction de cet article.

The Day Iceland Stood Still

de Pamela Hogan (Islande, États-Unis, 2024, 70 min)

Le 24 octobre 1975, 90 % des femmes islandaises quittent leur travail et leur maison, refusent de travailler, de cuisiner ou de s'occuper des enfants pour obtenir des droits égaux à ceux des hommes. Alternant images d'archives, interviews actuelles et quelques séquences réussies d'animation, ce documentaire est tonique, émouvant et chargé d'humour (date de sortie en France inconnue).

When the Light Breaks

de Rúnar Rúnarsson (Islande/France/Pays-Bas/Croatie, 2024, 80 min)

En Islande, en une seule journée d'été, Una, jeune étudiante en art, vit l'amour triomphant, le chagrin terrible, la douleur intense et l'amitié salvatrice. Sélectionné à Un Certain Regard, et déjà vu à La Rochelle. Nous avons tenu à revoir ce film de ce réalisateur du merveilleux *Sparrows* (2015). La mise en scène subtile, les longs plans, la caméra délicate, le jeu des jeunes

sauvé, Pietro le Sicilien. Une idylle naît entre Pietro et Lucia, la fille de l'instituteur local. Ils se marient, attendent un enfant, mais la guerre se termine. Couronné du Grand Prix du Jury à la Mostra de Venise, présenté par l'Italie aux Oscars, c'est un film épuré, porté par un scénario soigné, des paysages alpins somptueux et une très belle photographie (sortie 19/03/2025).

Jane Austen a gâché ma vie

de Laura Piani (France, 2024, 94 min)

Agathe, timide libraire franco-anglaise, amoureuse de Jane Austen, rêve de devenir écrivaine et aussi de trouver l'amour ailleurs que sur les réseaux sociaux. Il lui faudra une résidence d'auteurs en Angleterre pour affronter ses doutes. Un premier film prometteur et une délicieuse comédie romantique merveilleusement dialoguée et interprétée avec justesse et sensibilité (sortie le 22 janvier 2025).

La jeune femme à l'aiguille

de Magnus Von Horn (Danemark, Pologne, Suède, 2024, 115 min)

Copenhague, 1919. Karoline, une jeune ouvrière, lutte pour survivre. Enceinte du patron qui refuse ses responsabilités, elle rencontre Dagmar, une femme qui s'occupe de faire adopter les bébés non désirés.

Captivant et dérangeant. Sélectionné au festival de Cannes. Présenté par le Danemark aux Oscars. Un splendide noir et blanc expressionniste et un son travaillé, mais un film clivant (sortie le 9 avril).

Loveable

de Lilja Ingólfsdóttir (Norvège, 2024, 103 min)

Maria, 40 ans, jongle entre quatre enfants et sa carrière tandis que son mari, Sigmund, voyage de plus en plus pour son travail. Un soir, ils se disputent violemment et Sigmund annonce qu'il veut divorcer. Premier film, Prix spécial du jury à Karlovy-Vary (avant les prix aux Arcs). Un portrait de femme complexe et nuancé, une analyse subtile des rapports de couple et des névroses qui s'y entrecroquent (date de sortie inconnue).

U Are the Universe

de Pavlo Ostrikov (Ukraine, Belgique, 2024, 101 min)

Andriy, 'camionneur spatial' ukrainien, évacue les déchets nucléaires vers une lointaine planète, quand la Terre explose, faisant de lui le dernier humain de l'univers. Jusqu'à ce que Catherine, une Française, bloquée dans une station, l'appelle. Un scénario très fort, et qui tient la route jusqu'au bout. Juliette et Roméo dans un décor de science-fiction, romantique et émouvant à souhait (date de sortie inconnue).

Nic Diament et Philippe Raccah

¹ voir l'actu page 5.



Elín Hall et Mikael Kaaberdans *When the Light Breaks*

acteurs, tout concourt à la réussite de ce film discret, pudique et très émouvant (sortie 19/02/2025).

Vermiglio ou la Mariée des montagnes

de Maura Delpero (Italie/France/Allemagne/Belgique, 2024, 119 min)¹

Hiver 1944, un village montagnard du Trentin. Arrivent deux jeunes déserteurs, un enfant du pays et le camarade qui l'a

Festival 'Premiers Plans' d'Angers

37^e édition, 18-26 janvier 2025

83 000 spectateurs cette année, un record et une réponse sans appel à la politique de la présidente de la région Pays-de-Loire adepte des coupes budgétaires drastiques dans le domaine de la culture !

Joana Santos et Piotr Sikora dans *On Falling*

Je ne sais si ce record est dû à la forte participation de jeunes spectateurs, collégiens, lycéens et étudiants, de plus en plus frappante au fil des années. En tout cas, 'Premiers Plans' offre à tous, jeunes et plus anciens, une traversée fabuleuse, entre rétrospectives et premières réalisations, d'un art toujours vivant.

Trois grandes rétrospectives

Deux grands invités, cette année, présentaient une rétrospective de leur œuvre. Le premier, Nicolas Philibert, a ouvert le festival avec la projection de *La moindre des choses*. Le film, tourné en 1995 au cœur de la clinique de psychothérapie institutionnelle de La Borde fondée par le psychiatre Jean Oury, était une bonne introduction à la démarche que le cinéaste (il ne prise pas trop le terme documentariste) développe tout au long de ses réalisations.

Le second invité n'était pas là physiquement, puisqu'il s'agit de Federico Fellini. Mais sa présence était indéniable, par l'intermédiaire de spécialistes du cinéaste venus accompagner huit films de ce 'magicien du réel' et nous faire revivre une grande partie de son parcours depuis *Les vitelloni* (1953) jusqu'à *Et vogue le navire* (1983).

Puis une rétrospective 'thématique' : avec 'Voisins-Voisines, se sont croisées des œuvres aussi cultes que *Fenêtre sur cour*, *In the Mood for Love*, *Une journée particulière*, *Edward aux mains d'argent*...

Premiers longs en compétition

L'autre volet de 'Premiers Plans', c'est la découverte de premiers films européens, y compris français. Cette année, nombre de jeunes réalisatrices et réalisateurs étaient tout à fait en phase avec les



grandes fractures de notre monde actuel : la guerre, l'exil, l'aliénation au travail.

Deux films abordaient la guerre en Ukraine, mais chacun de manière très singulière. Dans le premier, *Interceptés*, de la documentariste ukrainienne Oksanna Karpovych, la cinéaste superpose aux images des destructions de la guerre une bande son particulièrement glaçante qui reprend des extraits de conversations téléphoniques entre soldats russes et leur entourage. Ces conversations, interceptées par les services secrets ukrainiens, traduisent l'impact déshumanisant de la propagande du Kremlin tant auprès des soldats que de leurs familles.

Le second film, *Under the Volcano*, du polonais Damian Kocur, plonge le spectateur dans une situation paradoxale, celle des membres d'une famille ukrainienne en vacances à Ténérife et qui, avec le déclenchement de la guerre, passent de la condition de touristes à celle de réfugiés. Ce qui provoque un processus de déstabilisation et de perturbation, non seulement de leurs rapports avec la population locale, mais surtout de leurs propres relations familiales.

La Palestine était aussi présente avec *Vers un pays inconnu* de Mahdi Fleifel¹, réalisateur danois d'origine

palestinienne. Deux cousins palestiniens, enfuis d'un camp libanais, sont bloqués à Athènes où ils multiplient les combines et magouilles pour tenter de gagner l'Allemagne. Mais ils sont amenés peu à peu à franchir certaines limites au risque de perdre une part d'eux-mêmes. Mis en scène sur un rythme de *thriller* et filmé avec une grande sensibilité, le film a obtenu le grand prix du jury.

*On falling*², de la cinéaste portugaise Laura Carreira, trace le quotidien déshumanisant et désocialisé d'une jeune femme portugaise employée dans un entrepôt d'Edimbourg. La réalisatrice s'inscrit dans les pas de Ken Loach, dont la société de production a produit le film. Sa mise en scène a un aspect radical qui n'est pas sans rappeler la Jeanne Dielman de Chantal Akerman (*Jeanne Dielman, 23, quai du Commerce, 1080 Bruxelles* 1975). Mais la chute d'*On falling* est totalement inattendue, le film ouvrant soudain une brèche ludique faisant entrevoir une autre vie possible. Tout comme l'*Apocalypse* (dont la célèbre tapisserie orne le château d'Angers), le cinéma ne se réduit pas à l'annonce de la catastrophe ; il est avant tout l'art du 'dévoilement' !

Yves Ballanger

¹ Voir l'actu page 5.

² La sortie du film est prévue pour octobre.

Le sport et le cinéma entretiennent une relation ancienne et féconde. Dès les débuts du septième art, le sport a inspiré de nombreux récits mêlant héroïsme et critique sociale. Le cinéma muet américain a vite exploité la dimension spectaculaire du sport, l'intégrant au burlesque tout en esquissant une réflexion sur sa place dans la société. Avec l'essor du cinéma parlant, le film de sport a pris une portée politique et sociétale. Dans les régimes totalitaires, il devient un outil de propagande, tandis qu'au cœur de la Guerre froide il se fait champ de bataille idéologique. Le cinéma révèle aussi les dérives du sport : dopage, corruption, abus de pouvoir. En somme, le sport à l'écran reflète les espoirs et les travers des sociétés. (Voir le beau livre de Julien et Gérard Camu, *Sport et cinéma*, Bailli de Suffren 2016)

Sport et politique au cinéma

Le sport dans le cinéma est un genre qui apparaît dès les débuts de l'histoire du cinéma, en particulier américain, et d'innombrables études, articles, ouvrages ont été consacrés à l'imagerie cinématographique de presque tous les sports.

En 2007, pour le 60^e anniversaire du Festival de Cannes, parmi les 34 contributions au film *Chacun son cinéma*, figurait *Happy Ending*, un court métrage de 4 mn de Ken Loach, cinéaste engagé dans le cinéma social et passionné du sport universellement populaire qu'est le football : alors qu'ils font la queue devant un cinéma, un père et son fils décident finalement d'aller au stade ! Au-delà de l'intérêt suscité chez les spectateurs par tel ou tel scénario magnifiant leur sport préféré, le sport a souvent au cinéma, notamment le foot et la boxe, une fonction politique. A l'écran on retrouve sur les terrains de foot la plupart des conflits, et le film de sport vient parfois donner de la valeur à celui ou celle qui était censé ne pas en avoir au départ, comme dans *La solitude du coureur de fond* (1962) de Tony Richardson, *Le prix d'un homme* (1963) de Lindsay Anderson, ou *Girlfight* (2000) de Karyn Kusama. Différentes facettes des relations profondes et complexes entre le sport et le politique ont été ainsi abordées dans des films de fiction et des documentaires, depuis la propagande la plus manifeste - que l'exploit sportif soit clairement instrumentalisé ou que le film délivre plus subtilement un message subliminaire - jusqu'à la construction d'un imaginaire collectif

autour d'une histoire commune. Du reste les films présentés dans les grandes compétitions internationales sont porteurs de façon plus ou moins explicite d'une image flatteuse du pays dont ils proviennent et de sa culture. Les valeurs traditionnellement associées au sport sont en effet l'affirmation d'un individu fort, en bonne santé, et performant, le nationalisme ou la réussite sociale ; mais aussi la solidarité sociale et humaine ou le dépassement de soi.

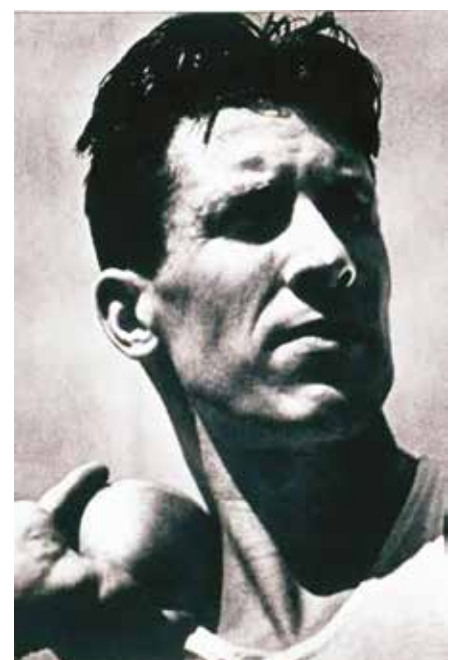
La propagande à ciel ouvert

La propagande s'exprime surtout dans le documentaire. Après *Le Triomphe de la volonté* (1935), qui décrivait le congrès du parti nazi à Nuremberg, Leni Riefenstahl magnifie la cérémonie d'ouverture des Jeux Olympiques de Berlin, dans un film ambigu, *Les Dieux du stade*, 1^{ère} partie du documentaire *Olympia* (1936). Chef-d'œuvre de photographie et de montage, avec ses nombreuses inventions cinématographiques et ses sportifs filmés en contre-plongée, c'est l'outil de propagande le plus massif du régime nazi, un film qui célèbre le culte de la beauté du corps musclé des soi-disant héritiers des Grecs aryens : les Allemands. En France, sous l'Occupation, le sport est un moyen de régénérer la jeunesse et a été mis en scène dans de

nombreux documentaires pour exalter la Révolution nationale, appuyée sur l'utopie de 'l'homme nouveau'. Pour combattre l'humiliation de la défaite, cet homme doit d'abord passer par la réaffirmation de sa virilité dominatrice, en développant l'esprit d'équipe, l'effort communautaire, la camaraderie, la force combative, le courage, l'endurance, l'esprit de décision, et l'obéissance au chef. Dans cet esprit, *Premier de cordée*

suite p. 10

Les dieux du stade



suite de la p. 9

(1944), d'un Louis Daquin pourtant alors à la tête d'un syndicat communiste clandestin, a souvent été attaqué pour son idéologie jugée trop proche des valeurs vichystes, notamment celles de la famille et de la solidarité masculine.

Pendant la Guerre froide

La Guerre froide recrute aussi le cinéma, opposant l'*American way of life* et le 'réalisme socialiste', tandis que l'on dénombre à cette époque aux USA une trentaine de films anti-communistes. Lors de la compétition de 1980 à Moscou, boycottée par une cinquantaine de nations, le documentaire soviétique factuel, *O sport, tu es la paix !* (1981), titre emprunté à l'Ode au sport de Pierre de Coubertin, fut une commande du Comité international olympique à un groupe de cinéastes sous la direction des réalisateurs louri Ozerov et Boris Ritckov, pour la promotion de la culture physique populaire. Le drame *Deux mi-temps en enfer* (1961) de Zoltàn Fàbri, situé dans un camp nazi où gardiens et détenus sont hongrois, est lointainement inspiré par l'histoire vraie du 'match de la mort' en 1942 entre joueurs ukrainiens et allemands, tentative du Reich pour démontrer la supériorité de la race aryenne dans le sport. Avec une narration voisine mais sur un mode plus léger, le controversé *A nous la victoire* (1981) de John Huston, servi par un casting brillant, montre une équipe de foot de prisonniers alliés opposée à une sélection de soldats allemands, tandis qu'à la fin c'est le stade entier qui sauve les alliés.

Un combat contre l'intolérance raciale et religieuse

En 1910, le nouveau champion du monde des boxeurs poids lourds est pour la première fois un Noir. Articulé autour de cet événement insupportable pour de nombreux Blancs, *L'Insurgé* (1971), du grand réalisateur américain de la gauche radicale Martin Ritt, est un portrait à charge de l'Amérique raciste du début du XX^e siècle, un film puissant, génialement interprété par James Earl Jones. 42 - *L'histoire d'une légende* (2013) de Bryan Helgeland évoque le séisme créé aux USA lorsque le Noir Jackie Robinson

fut le premier joueur de baseball afro-américain recruté en Ligue majeure, et montre son parcours difficile pour se faire accepter. *Les chemins du triomphe* (2006) de James Gartner raconte l'histoire vraie de l'entraîneur de Texas Western qui aligna, pour la première fois, un 'cinq majeur' de joueurs noirs lors d'une finale NCAA de basketball, sport marqué par la culture afro-américaine et qui peut donner accès aux études et à l'ascenseur social. Librement inspiré de l'histoire de deux athlètes britanniques aux jeux olympiques d'été de 1924, *Les chariots de feu* (1981) de Hugh Hudson met en scène dans la vie et sur la piste la confrontation de Lidell - un protestant presbytérien qui affirmera sa foi religieuse en refusant de courir un dimanche - avec Abrahams - un fils d'émigré lituanien juif qui espère que le sport pourra combattre l'antisémitisme larvé qui l'environne.

C'est une leçon d'histoire et de politique à travers le sport qui est donnée par Clint Eastwood dans *Invictus* (2009). En 1994, la fin de l'Apartheid est consacrée par l'élection de Mandela, mais l'Afrique du Sud reste une nation profondément divisée. Pour unifier le pays et donner à chaque citoyen un motif de fierté, Mandela mise sur le sport et fait le pari, avec le capitaine de la modeste équipe de rugby sud-africaine, de se présenter au Championnat du Monde 1995. Dans *La fille du patron* (2015), Olivier Lousteau fait participer les ouvriers d'une usine textile menacés de licenciement à un match de rugby qui devient un geste politique lorsque ces ouvriers choisissent de ne pas porter le maillot de l'usine, mais un maillot noir en signe de deuil. Avec *Eephus, le dernier tour de piste* (2025)¹ - description du sport comme utopie politique - le baseball devient le prisme par lequel se dévoile une société en mutation. Carson Lund, le réalisateur, décrit une communauté de joueurs où personne ne domine ni ne dirige.

Pour les droits des femmes

La compétition sportive est devenue aussi en notre siècle un lieu privilégié de militance en faveur des droits de la femme, qui n'était autorisée à pratiquer au début du XX^e que le tennis et le golf

comme dans *Mademoiselle Gagne-Tout* (1952) de Georges Cukor, interprétée par la féministe Katharine Hepburn. Peu avant le début en Occident de la campagne #MeToo, c'est d'Iran, où ces droits sont une chimère, et où les femmes aussi aiment le foot mais ne sont pas autorisées à entrer dans les stades, que nous viennent *Hors-jeu* (2006) du grand Jafar Panahi, où une adolescente déguisée en garçon va tenacement user de toutes les techniques possibles pour voir un match, et *La permission* (2018) de Soheil Beiraghi où Afroz apprend que son mari lui interdit de sortir du territoire pour une compétition de futsal en Malaisie. Dans un registre plus léger, *Joue-la comme Beckham* (2002) de l'Anglo-Indienne Gurinder Chadha est une aimable comédie où une jeune fille d'origine sikh doit affronter les traditions pour arriver à s'émanciper par le football. Reconstitué dans une Amérique seventies et servi par des interprètes remarquables, *Battle of sexes* (2017) de Jonathan Dayton et Valerie Faris est un *feel-good movie* féministe réussi. Non contente de remporter le grand chelem, une championne de tennis s'engage dans un combat pour que les femmes soient aussi respectées que les hommes sur les courts de tennis. C'est à nouveau un beau film iranien, *Tatami* (2023), de la réalisatrice et actrice Zar Amir Ebrahimi, militante féministe réfugiée en France depuis 2008, qui soulève pour Leila, judokate concourant pour une médaille d'or, le dilemme suivant : se plier au régime iranien, qui lui demande d'abandonner pour éviter une possible confrontation avec une athlète israélienne, ou se battre pour réaliser son rêve.

Comment pour terminer ne pas conclure avec Julien Camy, journaliste et historien du cinéma, que la représentation du sport au cinéma, témoin privilégié du XX^e siècle, est avant tout politique, en évoquant la fin mythique de *Rocky 2* (1979) de Sylvester Stallone : un long plan séquence de course à travers Philadelphie qui transforme symboliquement un émigré italien en citoyen américain puis en citoyen du monde.

Jean-Michel Zucker

¹ voir l'article page 13

Le sport dans le cinéma muet américain

Charlot boxeur, Charlot patine, Malec champion de golf : de nombreux titres de courts métrages, entre 1915 et 1925, évoquent le sport. Pourquoi cet engouement du cinéma muet américain pour le sport ?

La première raison est que ce cinéma burlesque relève de la comédie dite *slapstick*, c'est-à-dire un genre d'humour qui remonte au théâtre élisabéthain et qui joue sur une exagération de la violence physique : c'est le gag 'peau de banane', on rit de voir le comédien tomber ! Or la plupart des sports, collectifs ou individuels, se prêtent à ce genre de situation. Les grands acteurs de l'époque, Buster Keaton, Harold Lloyd, Charlie Chaplin, sont d'ailleurs des sportifs et des gymnastes accomplis, capables de plier leur corps dans des positions incroyables et ridicules ; puisque par essence le cinéma muet s'exprime par le corps, le sport est un thème naturel pour ces artistes. Enfin, le sport fait partie du paysage américain, il a une place très importante à l'université où il est vu comme une façon de se forger un caractère, un *fighting spirit*.

Dès les années 1915, Charlie Chaplin incarne un champion de boxe très amateur dans *The Champion (Charlot boxeur)*, un court métrage de 20 min. Charlot, vagabond désargenté, se fait embaucher comme *sparring partner* d'un boxeur pour gagner un peu d'argent. Il le regrette quand il voit tous ceux qui le précèdent se faire massacrer, mais il arrive à s'en sortir. Pris au jeu, il va disputer un match avec un champion : son jeu de jambes fait merveille, il danse sur le ring pour toujours éviter l'adversaire et finit par triompher. L'année suivante, dans *The Rink (1916, 24 min)*, un de ses plus célèbres court-métrages, Charlot, serveur dans un restaurant, fait du patin à roulettes à ses heures de loisirs. La façon dont il pirouette sur la piste en défiant les lois de la pesanteur et dont il se joue d'un gros homme coureur de jupons est irrésistible ! Buster Keaton, quant à lui, joue au golf dans *Convict 13 (Malec champion de golf, 1920, 19 min)*. Son air impassible et sa maladresse,

jointe à une opiniâtreté qui lui fait rechercher sa balle jusque dans le ventre d'un poisson au milieu de la rivière, nous donnent un feu d'artifice de gags.

Vive le sport ! (*The Freshman*)

Mais c'est avec deux longs métrages que le genre va conquérir sa notoriété. Le premier est *Vive le sport !* de Fred C. Newmeyer et Sam Taylor (1925). Harold Lloyd y incarne Harold Lamb ('l'agneau'), un jeune homme doux et un peu naïf qui entre à l'université (*The Freshman* pourrait se traduire par 'le bizuth') en rêvant de devenir la coqueluche de sa promotion, ce qui, bien sûr, passe par le sport. Il voudra donc s'intégrer à toutes forces dans l'équipe de football mais il y entrera comme une sorte de mannequin que les autres joueurs s'entraîneront à plaquer. Au-delà des chutes et des maladresses qui font rire, le film est à la fois une critique d'un sport brutal et un éloge de l'esprit combatif, de l'envie de gagner qui fait le champion plus que la force physique. Harold arrivera d'ailleurs à participer au match final et à faire gagner son équipe seulement parce que tellement de joueurs ont été sortis du terrain sur une civière que l'entraîneur se voit obligé de faire appel à lui. Le film a connu un très grand succès, il était dans le *top 10* de l'année 1925.

Sportif par amour (*College de et avec Buster Keaton*)

Ce film de 1927 est encore plus critique sur la place du sport dans l'université américaine. Ronald, joué par

Charlie Chaplin dans *The Rink*



Buster Keaton, est un élève brillant qui consacre tout son temps à l'étude et refuse le sport, ce qu'il développe dans un interminable discours, lors de la remise des prix. Son problème est que la fille qu'il aime n'est pas du même avis et ne l'aimera que s'il devient un sportif accompli. C'est donc par amour que le pauvre Ronald s'essaiera, sans succès, à tous les sports, avant de recevoir un coup de pouce du doyen de l'université qui, ému par son cas, l'imposera comme barreur dans l'équipe d'aviron. Il la mènera bien sûr à la victoire, conquérant ainsi le cœur de sa belle. Au-delà des gags burlesques très efficaces, on voit aussi dans ces deux films une critique de l'état d'esprit de ces sportifs universitaires machistes qui privilégient le sport aux études et sont aussi violents avec leurs condisciples que brutaux avec les jeunes filles qu'ils convoitent.

Jacques Champeaux

Le boxeur, un héros déterminé mais fragile

Véritable archétype, le boxeur incarne la lutte, la souffrance, la persévérance et parfois la rédemption. Panorama avec cinq films sortis de 1942 à 2016.

Gentleman Jim, Raoul Walsh, 1942

Il s'agit d'un film de fiction basé sur la vie de James J. Corbett, un boxeur de la fin du XIX^e siècle qui défia les conventions de son époque pour devenir champion du monde poids lourds. Errol Flynn y joue le rôle d'un personnage ambitieux, rusé, vaniteux qui a un grand appétit de vivre. Une sorte d'artiste de la vie qui, fils de cocher, finit champion du monde.

Le film montre la boxe sous un jour héroïque, incarnant l'idéal d'un homme à la fois raffiné et fort, capable de maintenir son honneur et sa dignité sur le ring tout en étant respecté à l'extérieur. Errol Flynn s'y distingue par son charisme et son élégance.

Le film est également plein d'humour, et certaines scènes de bagarre sont des séquences d'anthologie, où le comique de langage le dispute au burlesque.

Rocky, John G. Avildsen, 1977

C'est sans doute le film, et la série qui a suivi - 6 films de 1976 à 2006 puis 3 autres qui ont prolongé la saga sous des titres différents - qui a le plus popularisé l'image du boxeur dans la culture populaire. Immense succès international, il a fait de Sylvester Stallone, acteur puis scénariste et réalisateur de certains films de la série, un nom célèbre.

Il raconte l'histoire de Rocky Balboa, un boxeur italo-américain anonyme de Philadelphie qui, à la suite d'une combine des magnats de la boxe en mal d'adversaire à opposer à leur champion, se retrouve sur le ring à combattre le champion du monde en titre. Le personnage de Rocky devient l'archétype de l'outsider donné perdant qui se bat contre des forces a priori plus grandes que lui et parvient, à force d'endurance et au prix d'un entraînement intensif, à faire jeu égal avec les meilleurs. Le film rappelle que, parfois, la plus grande victoire réside dans le fait de se battre, même sans espoir de victoire. La célèbre séquence de l'entraînement sur les marches du musée de Philadelphie est devenue un symbole de l'esprit du film : l'endurance face à l'adversité.

Raging Bull, Martin Scorsese, 1981

Film inspiré, comme *Gentleman Jim*, d'une histoire vraie, celle de Jake LaMotta, lui aussi fils d'immigrés italiens, qui fut champion du monde des poids moyens de 1949 à 1951. Son surnom *Raging Bull* peut être traduit par 'le taureau enragé'. Il est interprété par Robert de Niro qui a suivi un entraînement intensif et a pris 27 kilos pour être crédible !

Le film se distingue par son approche réaliste et violente de la boxe et par la profondeur psychologique du personnage. L'histoire raconte la montée et la chute de LaMotta pris dans un cycle de violence et d'autodestruction, où l'accent est mis sur les démons intérieurs du boxeur : la jalousie, la violence,

la paranoïa et la culpabilité. La violence physique sur le ring se double de violences internes qui dévorent le personnage. A travers des scènes de combat brutales et des moments de tension psychologique intense, le film montre comment la boxe devient un exutoire pour ses frustrations et ses failles personnelles. Tourné en noir et blanc pour, dixit Scorsese, retrouver l'atmosphère du magazine *Life* des années 1940 dans lequel LaMotta défrayait la chronique, et après l'échec commercial du départ, le film est devenu peu à peu un film de légende.

Million Dollar Baby, Clint Eastwood, 2004

Originalité parmi les films de boxe, c'est une femme qui est la vedette du ring : Maggie Fitzgerald, jouée par Hilary Swank, une femme issue de milieu modeste qui rêve de devenir boxeuse professionnelle. L'entraîneur Frankie Dunn (Clint Eastwood) prend Maggie sous son aile et au fil de l'histoire la relation entre les deux personnages devient le cœur du film, une relation quasi filiale où ils feront face ensemble au drame dont est victime la jeune femme. Le film raconte simplement une histoire dont la force se suffit à elle-même, il privilégie le dépouillement, évite les afféteries, joue majestueusement avec l'ombre et la lumière pour exprimer les ambivalences des personnages. Le naturel avec lequel l'histoire est racontée fait de ce grand mélodrame sur la transmission et la compassion un film classique.

Olli Mäki, Juho Kuosmanen, 2016

Ce film finlandais est un film de boxe plutôt atypique par sa dimension intimiste, on peut même dire qu'il prend le contrepied du film de genre. Il raconte l'histoire d'un boxeur - il a réellement été une gloire éphémère de la Finlande - qui, pour la première fois, s'apprête à combattre pour le titre de champion du monde, mais qui, par amour, va très vite

Jarkko Lahti dans *Olli Mäki*



abandonner la boxe.

Dans le film la boxe n'est pas seulement un sport mais un défi existentiel, où il faut choisir entre l'amour et la gloire. Le personnage est donc loin des héros souvent décrits dans les films de sport. La mise en scène discrète et le superbe

noir et blanc accentuent la simplicité du récit tout en lui donnant un côté un peu rétro qui va très bien avec cette histoire du passé.

A travers ces cinq films le boxeur incarne une figure complexe, tiraillée entre la violence du sport et la quête du sens

de la vie. Chaque film en propose une vision différente mais tous montrent la boxe comme un miroir des passions humaines, qu'elles soient physiques, émotionnelles ou sociales.

Philippe Raccah

La tendresse d'un quotidien banal, bancal...



Eephus, le dernier tour de piste de Carson Lund, 2024

L'électricité municipale a déjà été coupée, alors, dans un bel élan, les joueurs repositionnent leurs voitures et allument les phares pour que le match puisse aller au bout.

Deux équipes d'amateurs donc, des hommes, jeunes ou moins jeunes, visiblement de milieux plutôt modestes, qui se côtoient, se connaissent et jouent ensemble depuis toujours. Jadis peut-être athlètes bien entraînés, mais aujourd'hui alourdis par leurs très nombreuses bières, visiblement peu ou pas du tout sportifs, touchants de maladresse. Ce qu'ils viennent chercher sur ce terrain depuis si longtemps, ce ne sont pas (ou plus) des passes d'enfer, des départs foudroyants ou des scores de rêve, c'est seulement leur camaraderie, leur complicité, la possibilité de se retrouver loin des contraintes de la vie de famille ou des déceptions du quotidien.

C'est cela que le film raconte, dans le cadre très contraint du match. Au-delà du détail des règles du jeu - pas faciles à suivre pour un observateur non averti, mais cela gêne peu - et des rares moments de suspense purement sportif, ce sont les dernières interactions d'un groupe d'amis voué, comme le lieu, à une disparition prochaine. Ils ne se retrouveront plus, même pour boire une bière, et ils le savent. Cette certitude, la nostalgie de ce qu'ils ont été, du temps qui a passé sans qu'on s'en aperçoive, ce terrain qui sera enfoui sous une nouvelle construction, tout cela distille une atmosphère mélancolique et désenchantée. Que renforcent la lumière déclinante (Carson Lund est

aussi chef opérateur), les mouvements de la caméra qui sillonne inlassablement le terrain et les plans en contre-plongée sur les corps devenus peu athlétiques des joueurs.

Mais nous sommes entre mecs, donc pas d'attendrissement malvenu, on est sur le terrain et on joue ! Et c'est avec des lancers (plus ou moins réussis), des courses (plus ou moins rapides), des discussions, des plaisanteries, une mauvaise foi effervescente entre batteurs et lanceurs, et une intense consommation de bières, que Carson Lund fait affleurer les émotions ou déclenche notre sourire de spectateurs conquis.

Dans ce film choral, aucun joueur ne se détache du groupe, à l'exception de l'habitué, interprété par Frédéric Wiseman qui vient, comme chaque dimanche, compter les points - il est ce soir-là le dernier témoin de ce qui a été et ne sera plus. Aucun moment n'est décisif, aucun suspense sportif n'intervient, comme l'écrit Jérémie Couston dans *Télérama*, « l'action [y] importe moins que la sensation », ce qui est, on en conviendra, un comble pour un film de sport ou qui se prétend tel.

Métaphore d'une population sur le déclin, portrait d'une certaine Amérique rurale en train de disparaître, *Eephus* ressemble à une pièce de théâtre, avec son unité de lieu, de temps, et d'action : une pièce qui se clôt quand les rampes s'éteignent. Et que les acteurs quittent la scène, laissant les gradins déserts.

Philippe Raccah

C'est le premier film écrit, produit et réalisé par Carson Lund, jeune cinéaste américain. Il est également membre fondateur d'Omnes films, un collectif de cinéastes indépendants de Los Angeles. En tant que directeur de la photographie, il a également contribué au film de Tyler Taormina *Christmas Eve in Miller's Point*, également sorti en salles en décembre.

Réolvons avant toute chose le mystère du titre : on appelle *eephus* ou encore 'arc-en-ciel' un type de lancer au baseball, une balle courbe qui ressemble à une balle lente, autrement dit une feinte qui devrait logiquement déstabiliser le batteur, surpris par une trajectoire et une vitesse inhabituelles. Le film nous fait assister à un match de base-ball dans une petite ville de Nouvelle Angleterre, sur un terrain qui doit disparaître pour être remplacé par une école. Un moment crépusculaire, dans tous les sens du terme, puisqu'il s'agit probablement, pour la plupart des joueurs, de leur ultime affrontement et qu'il s'achève à la nuit tombée.

Le côté sombre du sport

Sexe, drogue, fric, pouvoir - l'engrenage infernal

Le sport est une belle chose, et comme toutes les belles choses, il risque d'être perverti.

Les Jeux olympiques font au départ arrêter toutes les hostilités et la compétition se devait d'être loyale et désintéressée. Aujourd'hui, dopages, abus sexuels et scandales financiers ternissent l'image du monde du sport. En 2020, le ministère des Sports a lancé une enquête sur les violences sexuelles dans le sport, suivie en 2022 par une commission indépendante. Plusieurs scandales ont mis en lumière des abus commis par des entraîneurs ou d'autres figures d'autorité (comme dans tous les domaines : toute forme d'autorité porte en elle le risque d'abus).

Au festival de Cannes on a pu voir *Julie se tait* (*Julie Zwiigt*, Leonardo Van Dijn, Belgique, Suède, 2024)¹ qui lie abus sexuel et dopage. C'est une théorie développée dans les années 1970-80, selon laquelle les jeunes femmes seraient particulièrement performantes en début de grossesse, que l'entraîneur utilise pour séduire

Julie. Des cas de ce type ont surtout été rapportés pour l'ex-RDA. Le film met l'accent sur le fait que Julie n'arrive pas à en parler, prise par un genre de sidération sous l'emprise de son entraîneur.

Mais des dopages chimiques sont infiniment plus fréquents, qu'ils soient pratiqués par des sportifs eux-mêmes, par des clubs ou encore des Etats. Ainsi, pendant la Guerre froide, le régime de la RDA a mis en place un système de dopage systématique, souvent à l'insu des sportifs, tout comme l'État russe. Une des affaires de dopage individuel les plus connues est celle de Lance Armstrong, septuple vainqueur du Tour de France, déchu de tous ses titres après une enquête de l'Agence américaine antidopage. Elle a donné lieu à plusieurs documentaires et un biopic : *The Program* (Stephen Frears, USA 2015)².

Mammon

Si dans les affaires d'abus sexuels les sportifs sont des victimes, et si dans celles de dopage ils peuvent l'être, quand il s'agit d'argent, ils sont sur le banc des accusés. Corruption, évasion fiscale, matchs truqués, les sommes mirobolantes qui sont en jeu excitent toutes les convoitises. Plusieurs documentaires sont consacrés au problème, comme *The Two Escobars* (Jeff Zimbalist et Michael Zimbalist, Colombie/USA 2010) sur le phénomène du 'narco-football', le financement du football par le trafic de stupéfiants, liant Pablo Escobar, fameux trafiquant, et Andrés Escobar, capitaine de l'équipe chargée de redorer le blason du pays par des victoires surprenantes. Mais comment en est-on arrivé là ? Une très bonne série Netflix de Julian Fellowes

(réalisateur de *Downton Abbey*), *The English Game* (Royaume-Uni 2020) nous le raconte : le football est à l'origine une affaire de gentlemen. Depuis longtemps, le vainqueur de la Coupe d'Angleterre était l'équipe des *Old Etonians* du collège d'Eton quand, en 1879, pour la première fois, une équipe issue du peuple arrive en quart de finale, le Darwen FC d'une ville textile du Nord de l'Angleterre. Mais le jeu est inégal, les aristocrates ayant tout loisir de s'entraîner et de se rendre aux matchs, tandis que les ouvriers sont pénalisés quand ils manquent leurs heures à l'usine. Faut-il alors payer les joueurs pour établir la justice sociale ? Le règlement de la fédération l'interdit. Fergus Suter, joueur écossais recruté pour booster l'équipe des ouvriers, va réussir à faire changer le règlement, devenant ainsi le premier joueur professionnel de l'Histoire. Inspiré de faits réels mais largement romancé, le film nous fait toucher du doigt les bonnes intentions du départ qui, comme toutes les bonnes intentions, jalonnent le chemin vers l'enfer.

L'argent peut enfin, non pas servir d'appât, mais de moyen pour exercer un pouvoir sur d'autres, comme dans *Foxcatcher* (Bennett Miller, USA 2014, sélection officielle à Cannes), inspiré de faits réels, où un milliardaire frustré de la reconnaissance de sa mère cherche à acheter celle du monde entier en finançant l'entraînement d'une équipe de lutte pour les JO. Quand son emprise se brise sur l'amour entre les deux frères qu'il cherche à manipuler, le drame est inévitable. L'argent ne donne pas tous les pouvoirs.

Waltraud Verlaquet



¹ Voir l'actu dans *Vu de Pro-Fil* n° 62.

² Voir la fiche sur notre site.

³ Voir la fiche sur notre site.

Sport et spiritualité

Dans les Écritures, le sport n'existe pas en tant qu'activité physique pratiquée pour elle-même, mais il est souvent utilisé comme métaphore pour illustrer des vertus spirituelles.

L'apôtre Paul, en particulier, emprunte des images sportives pour encourager les croyants à persévérer dans leur foi. Il compare la vie chrétienne à une course et insiste sur la discipline et la concentration nécessaires pour atteindre le but final¹, parle du 'bon combat de la foi'², combat spirituel contre les puissances du mal qui exige courage et stratégie³ et évoque les règles que doit suivre un athlète pour obtenir une victoire⁴.

Avec l'avènement du christianisme dans l'Empire romain, les Pères de l'Église se sont opposés à la culture sportive héritée des Grecs et des Romains, conçue comme un spectacle, souvent associé à des pratiques païennes ou à des excès moralement répréhensibles. Ainsi Saint Augustin critique les jeux de gladiateurs⁵, les qualifiant de distractions inutiles et brutales qui s'opposent à une vie vertueuse. Il considère ces spectacles comme une glorification de la violence et de la mort. Tertullien dénonce vigoureusement les spectacles publics⁶, y compris les compétitions sportives, les accusant d'encourager des

passions désordonnées et de distraire les chrétiens de leur foi.

Cependant, malgré une tradition ascétique sur fond de néoplatonisme, la théologie chrétienne accorde une grande importance au corps humain, le considérant comme le 'temple du Saint Esprit'⁷. Il y a même des saints sportifs : Saint Sébastien, martyr et soldat romain, est le patron des athlètes en raison de son endurance et de son courage face à la persécution. Et Pier Giorgio Frassati, béatifié par Jean-Paul II, était un passionné de montagne et d'alpinisme qu'il voyait comme un moyen de se rapprocher de Dieu.

Dans l'histoire moderne

Dans l'histoire moderne, le sport a pu être utilisé par des organisations chrétiennes comme un moyen d'évangélisation et d'éducation. Ainsi, fondée au XIX^e siècle, l'association YMCA (*Young Men's Christian Association*) a joué un rôle clé dans la promotion du sport comme activité favorisant l'équilibre entre le corps, l'esprit et l'âme, notamment dans les domaines du basketball et du

volleyball. Et c'est un chrétien engagé, Pierre de Coubertin, qui a milité au XIX^e siècle pour l'introduction du sport dans les établissements scolaires français, avant de refonder les Jeux Olympiques modernes. Il voyait dans le sport un moyen de promouvoir la paix, la compréhension mutuelle et des valeurs universelles inspirées par la foi. Les programmes missionnaires ont également introduit des initiatives sportives comme *Athletes in Action* pour partager l'Évangile, notamment dans des contextes interculturels où les compétitions sportives peuvent servir de terrain commun.

Pour terminer, soulignons des similitudes étonnantes entre sport et liturgie par leurs rites répétitifs, pour le meilleur et pour le pire. D'un côté, le sentiment d'unité et la ferveur règnent tant dans les stades que dans les églises et les deux utilisent des symboles et gestes, le trophée d'un côté, la croix de l'autre, qui rappellent des réalités plus grandes que la simple expérience humaine. On peut même dire que les valeurs du sport ne sont pas si éloignées des chrétiennes. Accepter la défaite avec grâce et rester modeste dans la victoire s'inscrit dans une certaine humilité ; travailler ensemble pour un objectif commun vaut dans le sport comme dans l'Église. D'un autre côté, si nous dénonçons aujourd'hui les dérives multiples des milieux sportifs, il faut ajouter que celles de la pratique religieuse sont au moins aussi fréquentes et aussi graves, mais bien plus anciennes.

Waltraud Verlaquet

« Bas les pouces ! » de Jean-Léon Gérôme, 1872.



¹ 1 Cor. 9,24-27 ; Hébr 12,1.

² 1 Tim. 6,12.

³ Éph. 6,12.

⁴ 2 Tim. 2,5.

⁵ *Confessions*, Livre VI, chap. 8, dans l'édition bilingue (édition Garnier 1937) p. 208s.

⁶ *Contre les spectacles (De spectaculis)*, chap. XV et XXV, disponible en ligne.

⁷ 1 Cor. 6,19-20.

Interview de Baya Kasmi

Actrice, scénariste et réalisatrice

Vu de Pro-Fil : Tu es réalisatrice et scénariste, notamment de *Youssef Salem a du succès*, une comédie sur l'histoire



Baya Kasmi

d'un écrivain (Ramzy Bedia) vite dépassé par le succès et qui doit cacher l'ouvrage à sa famille, surtout à son père... Tu as aussi été césarisée pour le scénario du film *Le nom des gens* de Michel Leclerc. Comment te vient l'idée d'un scénario ?

Baya Kasmi : Quand on a envie d'écrire, on a envie de faire exister des choses qu'on a vécues, des personnages, des sentiments, toutes ces choses qui nous échappent mais qu'on a envie de garder. Au début on cherche sans trop savoir comment en rendre compte, c'est très fragile. J'ai démarré avec un travail autobiographique. C'est-à-dire de fictionnaliser en partant de choses qui m'avaient tenu à cœur. On crée des personnages même si on s'inspire de gens et situations qu'on a connues. Puisque la vie de toute façon est toujours plus délirante que la fiction.

VdP : Comment travailles-tu avec tes comédiens ?

BK : On fait des lectures par petits groupes du film et évidemment une lecture avec tout le monde. Cela permet d'entendre tous les comédiens

et aussi de trouver des idées quand ce n'est pas assez précis, de travailler des improvisations, pour pouvoir les réintroduire à l'écrit dans le scénario. Mais il y a quand même un présent du film qui est le tournage et c'est génial d'avoir ce présent du film où on met en scène tout ça !

VdP : Quelles sont tes inspirations et tes réalisateurs préférés ?

BK : J'ai une passion pour Sidney Lumet et pour Stephen Frears. Étrangement, je me suis rendu compte avec le temps que ces deux réalisateurs n'écrivaient pas leur scénario. Mais à travers leur point de vue quelque chose s'impose et cela me motive à me dire que ce n'est pas seulement dans l'écriture que ça se passe. On peut complètement raconter autre chose avec la mise en scène et ça permet aussi de se trahir et d'éventuellement s'autoriser à réaliser des choses que l'on n'a pas écrites. J'aime aussi Scorsese, Hitchcock et Thomas Vinterberg.

Actuellement en tournée

VdP : Tu es actuellement en tournée pour présenter *Mikado*, ton prochain film. Qu'est-ce que tu attends des retours du public quand tu présentes un film ?

BK : Quand on fait un film, on fait des essais en fait en permanence. On a des intuitions du début de la création jusqu'à la fin du tournage puis jusqu'au montage. On a essayé de clarifier pendant toute l'écriture ce qu'on voulait raconter. Pendant un tournage, on essaie de redonner du mystère aussi à tout ça et de se laisser aller à des essais. On fait des choix à chaque instant, pour chaque chose qu'on décide, couper une scène ou la remettre... On ne peut se fier qu'à son instinct et on ne sait pas exactement ce que ça va faire aux gens. Puis, lors de la projection, il y a un truc qui se passe et ce sont les spectateurs qui nous renvoient ce qu'on a fait. Parfois on est surpris d'ailleurs. Mais, c'est aussi voir les émotions qu'on a transmises, c'est quand même pour ça qu'on fait ce métier.

VdP : Comment est venue l'idée de *Mikado* ?

BK : C'est un film sur deux familles qui se rencontrent, mais surtout un désir de film sur l'enfance : comment on fait pour combattre sa propre enfance et comment on fait pour trouver sa place. Je suis allée à l'école tard et je sentais à quel point j'avais envie d'appartenir au groupe. Ce sentiment est vraiment au cœur du récit. Puis, la deuxième chose c'est vraiment l'envie de témoigner de l'injustice de grandir sans le regard aimant de ses parents. J'ai eu l'occasion de rencontrer beaucoup de proches venant de l'aide sociale à l'enfance et qui n'ont pas été élevés, reconnus et aimés par leurs parents. J'avais envie de faire sentir dans le film l'énergie qu'il faut pour faire taire la colère contre l'injustice qu'ils ont vécue. C'est un film sur comment on existe aussi par l'altérité et le regard des autres.

VdP : Tu peux nous parler du *Parfum du bonheur*, une adaptation prochainement sur France Télévisions du livre de Virginie Grimaldi ?

BK : C'est une comédie sur l'histoire d'une famille dysfonctionnelle mais très attachante. J'ai accepté de le faire parce que je me sens très en adéquation et en phase avec cette histoire. C'est un film sur le deuil périnatal, mais grâce à l'écriture de Virginie Grimaldi c'est toujours sensible et léger. C'est une joie et une libération pour moi de mettre en scène un texte que je n'ai pas écrit. Virginie Grimaldi et la scénariste Samantha Mazeras m'ont toutes les deux laissé libre d'interpréter tout ça mais j'ai vraiment respecté ce qu'elles ont fait, c'était une belle collaboration. Sinon, j'ai un projet d'adaptation de Nicolas Mathieu, *Rose royale*, un film noir avec encore Ramzy Bedia. *Mikado* sort en salles le 9 avril.

Propos recueillis par Maxime Pouyanne

Voir la version longue sur le site



Ozu, poète du quotidien, cinéaste de l'universel

Les deux groupes d'Île-de-France ont consacré la journée du 7 décembre 2024 à un des grands noms du cinéma japonais, connu tardivement à l'étranger, et particulièrement en France : Yasujirō Ozu (séance animée par Françoise Wilkowski, Jean Wilkowski, Nic Diament, Philippe Raccah). De larges discussions ont permis d'approfondir et de partager la connaissance de ce grand cinéaste.

Yasushiro Ozu (1903-1963)

Cadet d'une famille de cinq enfants, Ozu a vécu à la campagne. Resté célibataire, il a vécu avec sa mère. Comme on le lit dans ses *Carnets 1933-1963*, il avait beaucoup d'amis, buvait beaucoup, c'était aussi un fin gourmet. Il débute jeune, grâce à un oncle, dans la maison de production Shōshiku comme aide opérateur, puis devient réalisateur. Ses premiers films, muets, sont des comédies ou des drames dont certains ont été perdus. Le premier film conservé date de 1929 (*Jours de jeunesse*), le premier connu en France sera *Gosses de Tokyo* (1932). C'est seulement en 1936 qu'Ozu se convertit au parlant avec *Un fils unique* (1936). Il réalise ensuite 19 films, 13 en noir et blanc, puis 6 en couleurs jusqu'au dernier *Le goût du saké* (1962). Sa filmographie peut être divisée en trois périodes : 1) films muets, sous influence du cinéma américain (il avait une grande admiration pour Lubitsch) ; 2) films parlants avec une thématique plus sociale ; 3) à partir de *Printemps tardif* (1949) son 'âge d'or' avec ses films les plus connus, dont en particulier *Voyage à Tokyo* (1953), premier distribué en France et considéré comme un chef-d'œuvre. Il est mort d'un cancer de la gorge, le jour de son

soixantième anniversaire. Sur sa tombe figure un seul caractère 'mu', qu'on peut traduire par néant, idée de se fondre avec l'univers.

Le scribe du tatami

Il a toujours travaillé avec la même équipe d'actrices et acteurs, scénaristes, opérateurs et cameramen. Très tatillon, il s'occupait de tout, décors, place des objets. Comme le raconte Chishū Ryū, son acteur fétiche, il fallait suivre à la lettre ses instructions. Il accordait une extrême attention aux expressions du visage, ce qui n'est pas particulièrement japonais - et montre l'influence du cinéma américain - mais toujours avec pudeur et retenue. Il filma en plans fixes, avec un objectif 50 mm (le plus proche de la vision humaine) et minutait ses prises avec un chronomètre. Champs-contrechamps à 360°, raccords pas toujours raccord, montage très *cut*, plans fixes entre chaque scène ; caméra très basse, avec un choix systématique de la contre-plongée (Ozu a lui-même mis au point un trépied idoine, origine de son surnom).

En résumé : un langage cinématographique épuré, pas de *travelling*, pas de panoramique, pas de fondu enchaîné, pas de cinémascope. Les extérieurs étaient si possible évités ; simplicité des intrigues, perfectionnisme : pour chaque séquence, « jusqu'à 20 répétitions, puis 20 tournages, le pire des tireurs devait atteindre la cible au moins une fois ! » (Chichū Ryū). Grande affection et fidélité de tous ceux qui ont travaillé avec lui : Kogo Noda, scénariste ; Yūharu Atsuta, cameraman « Ozu tirait le meilleur parti de moi » ; Chishū Ryū « Ma chance c'est qu'Ozu m'ait choisi ». Ses acteurs favoris :

Chishū Ryū et Chieko Higashiyama dans *Voyage à Tokyo*



suite p. 18

Pro-Fil : adhésion

Bulletin d'adhésion nouveaux adhérents

Tarifs :

avec abonnement à *Vu de Pro-Fil* version papier

- individuel : 35€ soutien à partir de 45€
 couple : 45€ soutien à partir de 55€

avec abonnement à *Vu de Pro-Fil* version électronique

- Individuel : 25€ soutien à partir de 35€
 couple : 35€ soutien à partir de 45€

Réduit : 10 € pasteur étudiant chômeur, autre

Adhésion sans abonnement à *Vu de Pro-Fil*

- individuel : 20€ soutien à partir de 30€
 couple : 30€ soutien à partir de 40€

Nom et Prénom :

Adresse :

Code Postal :

Ville :

Téléphone :

Courriel :

Signature :

Ci-joint un chèque de..... € à l'ordre de Pro-Fil

Pro-Fil, secrétariat national
 25 avenue de Lodève
 34070 Montpellier



suite de la p. 17

Nobuo Nakamura, Shin Saburi, Riuji Kita (tous dans *Fleurs d'équinoxe*), tout particulièrement Setsuko Hara et Chichû Ryû.

Setsuko Hara (1920-2015) : immense star dès son adolescence, après une période où elle ne tourne plus, elle retourne au cinéma avec Kurosawa (*Je ne regrette rien de ma jeunesse*, 1946). Muse d'Ozu à partir de 1951, elle arrête brutalement le cinéma à sa mort en 1962 et se retire à 50 km de Tokyo, non loin du temple où reposent les cendres du réalisateur.

Chichû Ryû (1904-1993) : acteur archi-connu au Japon, au cinéma ou à la télévision, tourne dans 52 des 54 films d'Ozu. Relation « d'un élève à son maître, d'un fils à son père... j'étais une page blanche pour lui ».

Familles, je vous adore

Entendue de façon élargie (des petits-enfants aux grands-parents, sans oublier les oncles, tantes, nièces, neveux), la famille, chez Ozu, résume tous les mystères de l'existence : difficultés rencontrées par les jeunes ménages (*Printemps précoce*, 1956), problèmes d'éducation (*Gosses de Tokyo*, 1932), conflits de génération (*Fleurs d'équinoxe*, 1958), dissolution du foyer (*Le goût du saké*, 1962) sans oublier le bonheur des petits rituels quotidiens, la douleur de la séparation entre parents et enfants, la solitude de chacun comme seul horizon, avec une attention et une place particulière accordée aux enfants (cf. *Gosses de Tokyo*, *Bonjour*, *Printemps tardif*, *Été précoce*, *Une auberge à Tokyo*).

La famille est le symbole incarné du temps qui passe : les enfants partent, les aînés meurent. Ce qui fascine Ozu, c'est la vie de monsieur tout le monde. Il réduit ses intrigues à l'essentiel, s'approche du 'vide parfait' qui, selon la religion taoïste, est à l'origine de toute chose (cf. sa tombe et le caractère 'mu').

Réception et héritage

Au Japon, le premier grand succès d'Ozu est *Printemps tardif* en 1949, après quoi il sort un film par an, à chaque fois grand succès critique et public, et devient, avec Mizoguchi, roi du box-office. En Occident, alors que le cinéma japonais commence à être reconnu à partir de 1950

(Kurosawa, Mizoguchi), Ozu n'émerge pas : il est considéré comme 'trop japonais'. Henri Langlois est le premier en France à reconnaître son génie, et projette certains de ses films à la Cinémathèque. Mais ce n'est qu'à partir de 1978 avec la sortie à Paris de *Voyage à Tokyo* (15 ans après la mort d'Ozu !) que ses films bénéficient de sorties commerciales. Jusqu'aux années 1980, seuls cinq de ses films circuleront. Parmi ses héritiers revendiqués : Hirokazu Kore-eda d'abord par le style contemplatif, le casting récurrent, la thématique de la famille et surtout le temps qui passe. Puis Hou Hsiao Hsien qui admire profondément Ozu : comme lui, il ausculte la société japonaise par le biais de l'intimité et des relations familiales et sentimentales. Wim Wenders s'est toujours et hautement déclaré « disciple d'Ozu », il a même écrit et réalisé un film où il tente de marcher sur ses traces : *Tokyo-Ga*, 1983. Enfin Aki Kaurismäki, lui aussi préoccupé par les mêmes thématiques : son dépouillement et sa recherche esthétique s'inscrivent également dans la lignée d'Ozu.

Quelques jalons de sa filmographie

Gosses de Tokyo 1932 (les enfants personnages à part entière) ; *Frères et sœurs Toda* 1941 (le déclin d'une famille aisée et son inévitable dispersion) ; *Printemps tardif* 1949 : emblématique des scénarios d'Ozu, la dissolution de la structure familiale avec le passage du temps ainsi que les ravages de la guerre et l'occupation par les États-Unis. *Voyage à Tokyo* 1953 (le délitement des relations familiales ou humaines dans une société qui se transforme) ; *Fleurs d'équinoxe* 1958 : premier film en couleurs d'Ozu, exubérance des compositions colorées - la fameuse théière rouge omniprésente, les fleurs rouge sang, les figures féminines secondaires habillées en jaune ou en rouge - et critique sociale : 13 ans après la fin de la guerre, conflits de générations, et dénonciation de la société patriarcale et importance des femmes qui sous des attitudes apparemment soumises portent sur le 'patriarche' un regard goguenard, voire très critique.

Et dans tous ses films les ciels sont bleus, les lacs sont calmes, mais tout le monde a conscience que ce bonheur est fuyant et ne dure pas.

Philippe Raccah

Abonnement seul

Vu de Pro-Fil : 1 an = 4 numéros
(pour les adhésions voir page 17)

Nom et Prénom :

Adresse :

Code Postal :

Téléphone :

Ville :

Courriel :

Pour m'abonner à *Vu de Pro-Fil*, je joins un chèque de 15 € (18 € pour l'étranger) et je l'envoie avec ce bulletin à :
Pro-Fil, secrétariat national
25 avenue de Lodève
34070 Montpellier



Date :

Signature :

Perles insolites



Le prix du festival de Karlovy Vary s'appelle le 'Globe de cristal'. Chaque année, un artiste reçoit un Globe de cristal d'honneur pour l'ensemble de son œuvre. Le festival réalise, avec l'artiste primé, un vidéoclip humoristique mettant en scène le trophée et des façons insolites pour s'en servir. Ces clips sont en ligne sur le site :

<https://kviff.tv/show/festival-trailers>.

Chaque clip est nommé par l'année, suivi du nom de l'artiste. Particulièrement amusants sont ceux de Jude Law et de John Malkovich.

Groupe de Marseille

Le 31 mars 20h

le groupe de Marseille organise au Parvis des Arts une projection du film *Fotogenico* de Marcia Romano et Benoît Sabatier, en présence des deux réalisateurs, suivie d'un débat.

Thème du film : un père part à la recherche de sa fille, et découvre sa vie secrète dans des milieux insolites de la ville. Le film est enrichi par une musique de 'jeunes' (métal par exemple).

Retenez la date

26 au 28 septembre 2025

C'est la date de notre prochain AG suivi du séminaire qui se déroulera cette année à Lyon autour du thème du repas (cité gastronomique oblige !). Plus de détails au prochain numéro.

Crédits photo

p.1 : © Omnes Films
p.3 : © L'Atelier Distribution ; © Jour2Fete
p.4 : © Frederic Batier/Pandora Film ; © Pandora Film
p.5 : © Paname Distribution ; © Eurozoom
p.6 : D.R.
p.7 : © Compass Films/Jour2Fête

p.8 : © Eurozoom; © Sixteen Films / Survivance
p.9 : D.P.
p.11 : D.P.
p.12 : © Camino Filmverleih
p.13 : © Omnes Films
p.14 : © Jour2Fete

p.15 : D.P. source : wikipedia
p.16 : photo : Yan Raba © YanRB
p.17 : D.P., source : Wikipedia
p.18 : D.P.
p.20 : © Diaphana

Présence Protestante sur France 2

Dimanche 30 mars, 10h

Variations Éthiques - La paix (titre provisoire)

Regards croisés du monde protestant sur les grandes questions éthiques qui traversent notre société. Aujourd'hui sur le thème de la paix : est-ce un vœu pieux ? Est-il vain de la chercher si notre espérance est dans le Royaume de Dieu ? De quelle paix parle la Bible ? Quels textes nous éclairent en tant que chrétiens dans un monde traversé par nombre de conflits ? Quel rôle pouvons-nous jouer à l'échelle individuelle, quel rôle peut jouer l'Eglise ?

Avec les interventions de : Salomé Richir-Haldemann, mennonite, titulaire d'un master en études de la paix et membre du conseil de *Church and Peace* ; James Woody, pasteur de l'Eglise protestante unie de France ; et Nicolas Farelly, président de la Fédération des Églises évangéliques baptistes de France.

Une émission préparée par Claire Bernole et réalisée par Emmanuel Duchemin



Les + sur le site

Emissions radio :

- *Ciné qua non* des 4 déc. 2024 (retour sur le Cinemed), 17 décembre 2024, 21 janvier et 18 février 2025
- *Champ Contrechamp* des 24 décembre 2024, 28 janvier et 25 février 2025

Festivals :

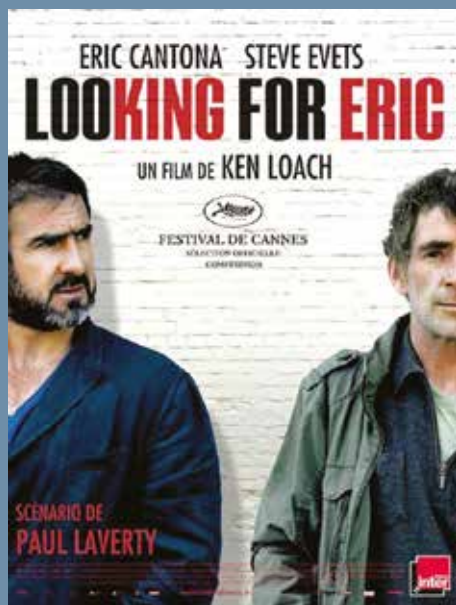
Lübeck et Mannheim 2024, Sarrebruck 2025

Quinzaine du cinéma italien de Chambéry, avec les billets d'humeur de Nicole et Jacques Vercueil

Festival chrétien du cinéma de Montpellier 2025, co-organisé par Pro-Fil (avec Chrétiens et Culture), voir le site: <https://chretiensetcultures.fr/festival-chretien-du-cinema>

Autres :

Version longue de l'Interview avec Baya Kasmi (Maxime Pouyanne)



A la fiche

Cette rubrique présente une œuvre analysée dans une de nos 'fiches de Pro-Fil', récente ou plus ancienne, en rapport avec le thème du dossier.

LOOKING FOR ERIC

France, Italie, Belgique, Royaume-Uni, 2009, 119min, prix du jury œcuménique Cannes 2009.

FICHE TECHNIQUE :

Réalisation : Ken Loach - Scénario et dialogues : Paul Laverty - Photo : Barry Ackroyd - Décor : Fergus Clegg - Musique : George Fenton - Montage : Jonathan Morris - Son : Ray Beckett

Interprétation : Steve Evets (Eric Bishop) - Eric Cantona - Stephanie Bishop (Lily) - Lucy-John Hudson (Sam) - John Henshaw (Meatballs) - Justin Moorhouse (Spleen)

AUTEUR :

Ken Loach, réalisateur britannique est né en 1936. Il a près de 20 long métrages à son actif, dans lesquels il s'intéresse aux gens simples et à la misère humaine, que ce soit au présent ou au passé. Parmi les plus récents : *Land and Freedom* qui a obtenu le prix du jury œcuménique (1995), *Just a Kiss* (2003), *Le vent se lève* Palme d'Or au Festival de Cannes,

(2006), *It's a Free World* (2007). En 2005 Ken Loach a reçu un prix spécial du Jury œcuménique pour l'ensemble de son œuvre à l'occasion des 30 ans d'existence de ce jury, et *Looking for Eric* le prix du jury œcuménique au Festival de Cannes 2009.

RESUME :

Eric Bishop, postier à Manchester, traverse une mauvaise passe. Ses deux beaux-fils excellent dans des petits trafics en tous genres, sa fille lui reproche de ne pas être à la hauteur, et sa vie sentimentale est un désert. Malgré la joyeuse amitié de ses collègues, rien n'y fait. Un soir Eric s'adresse à son idole dont le poster orne sa chambre. Que ferait à sa place le plus grand joueur de Manchester United ?

ANALYSE :

On n'en croit pas ses yeux ni ses oreilles : Ken Loach nous offre une comédie, dans laquelle le sujet grave du départ (un postier déprimé ne sachant comment manager ses deux fils adolescents, et toujours dans la nostalgie de sa première femme) se transforme peu à peu en aimable démonstration de l'efficacité du rire et de la camaraderie. C'est en même temps un hymne au foot et à ses « vertus ». Eric Cantona, dans son propre rôle de footballeur, est aussi parfait dans sa fonction de « coach » et de « psy » lorsqu'il analyse au profit d'Eric le postier

toutes les qualités que le foot a développées chez lui et qu'il l'invite à transposer dans son existence personnelle, pour le plus grand bénéfice de sa vie familiale et amoureuse. On retrouve dans ce film ce qu'on a toujours aimé chez Ken Loach : la description d'un milieu social fait de gens simples et chaleureux. Dans certains de ses récents films (*Just a Kiss*, *Le vent se lève*, *It's a Free World*), la critique sociale ou le drame historique prenaient le pas sur cette focalisation. *Looking for Eric* redonne goût à la vie et confiance en l'humanité.

Le jury œcuménique ne s'y est pas trompé en justifiant ainsi l'attribution de son prix à *Looking for Eric* : Pour sa grande qualité artistique et son approche humoristique, optimiste et humaniste de la société contemporaine en pleines crises. Le film exalte des valeurs mises à mal de nos jours comme l'amitié, la solidarité, le sens de la famille, le dialogue tant intérieur que tourné vers l'autre. Ce que résume une éloquente réplique du mythique Cantona : « La plus belle action dont je me souviens n'est pas un but, mais une passe ».

Maguy Chailley

Steve Evets et Eric Cantona dans *Looking for Eric*



Titres de films ayant fait l'objet d'une fiche depuis VdP 62 :

Daddio (Christy Hall) - *Leni Riefenstahl* (Andres Veiel) - *En fanfare* (Emmanuel Courcol) - *Grand Tour* (Miguel Gomes) - *Conclave* (Edward Berger) - *Guérilla des FARC, l'avenir a une histoire* (Pierre Carles) - *My Sunshine* (Hiroshi Okuyama) - *Les feux sauvages (Caught by the Tides)* (Jia Zhang-ke) - *Personne n'y comprend rien* (Yannick Kergoat) - *Vingt dieux* (Louise Courvoisier) - *Je suis toujours là* (Walter Salles) - *La chambre d'à côté (The Room Next Door)* (Pedro Almodovar) - *Spectateurs !* (Arnaud Desplechin) - *Jane Austen a gâché ma vie* (Laura Piani) - *Jouer avec le feu* (Muriel Coulin, Delphine Coulin) - *Sing Sing* (Greg Kwedar) - *Le Quatrième mur* (David Oelhoffen) - *Joli joli* (Diastème) - *La Pampa* (Antoine Chevrollier) - *Interceptés (Intercepted/Pereshkvacheno)* (Oksana Karpovych) - *Un parfait inconnu (A Complete Unknown)* (James Mangold) - *Bird* (Andrea Arnold) - *Mon gâteau préféré (Keyke mahboobe man)* (Behtash Sanaeaha, Maryam Moghaddam) - *The Brutalist* (Brady Corbet) - *La chute du ciel* (Erik Rocha, Gabriela Carneiro da Cunha)